



Journal de la société des américanistes

87 | 2001
tome 87

KEIFENHEIM, Barbara, *Wege der Sinne. Wahrnehmung und Kunst bei den Kashinawa-Indianer Amazoniens*, Campus, Frankfurt am Main, 2000, 246 p.

Jacques Galinier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/428>

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 432-435

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Jacques Galinier, « KEIFENHEIM, Barbara, *Wege der Sinne. Wahrnehmung und Kunst bei den Kashinawa-Indianer Amazoniens*, Campus, Frankfurt am Main, 2000, 246 p. », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 87 | 2001, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/428>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Société des Américanistes

*KEIFENHEIM, Barbara, Wege der Sinne.
Wahrnehmung und Kunst bei den
Kashinawa-Indianer Amazoniens,
Campus, Frankfurt am Main, 2000,
246 p.*

Jacques Galinier

- ¹ Voici un ouvrage attachant et ambitieux, qui vise à une description des « chemins des sens » chez les Indiens kashinawa. On sait que la recherche américaniste a longtemps abordé les systèmes cosmologiques indigènes sous l'angle privilégié de la vision, au détriment des autres sens (Classen 1990, pp. 722-735)¹ ; routine qui prend une tout autre dimension à la lecture de ce livre. En effet, même s'il rend compte à son tour de ce privilège, cet essai entend avant tout donner à comprendre comment une société amazonienne dessine le spectre des manifestations sensorielles et de leur intrication, et il noue cette quête à une réflexion de méthode sur l'esthétique indigène aujourd'hui. En considérant la construction ornementale de l'objet d'un côté, l'expérience visuelle de l'autre, Barbara Keifenheim tente d'esquisser les fondements d'une *épistémè* indigène sans s'aventurer dans une psychologie des représentations bâtie à l'aune d'une théorie occidentale de la perception. Et c'est en insistant sur le primat des aspects performatifs de l'expérience visuelle, que l'auteur s'écarte radicalement des disputes toujours en cours chez les spécialistes de l'*Ornamentik*, lesquels privilégient structure et forme pour atteindre une sémantique de l'objet. À ce propos, il convient de noter que l'auteur a de longue date élaboré une réflexion sur l'anthropologie visuelle, en particulier par la coproduction d'un film remarqué, *Naua Huni* (en collaboration avec Patrick Deshayes), réflexion poursuivie dans le cadre d'un projet soutenu par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*.

- 2 La perspective retenue consiste donc à considérer la vision comme un élément d'un « ordre perceptif » (*Wahrnehmungsordnung*) culturellement marqué. L'auteur est conduit à chercher des modèles interprétatifs non du côté de Panofsky et de Gombrich, mais plutôt dans les travaux de N. Munn sur l'art d'Australie centrale, construits autour de la notion de « signe sémantique » que l'image permet d'articuler à un régime cosmologique particulier. Keifenheim ne manque pas d'adresser au passage des critiques au courant de l'*Antropología estética* défendu par L. Vidal, en particulier quant à sa précipitation à vouloir accéder trop directement au sens... et à ignorer l'exégèse des femmes. Le terrain observé est le groupe kashinawa de la haute Amazonie péruvienne, le long des rios Curanja et Alto Purus, dont les contacts avec la société péruvienne n'étaient encore qu'épisodiques à l'époque des premières enquêtes de l'auteur, en 1977. Est abordée ensuite la question de l'étranger « sauvage », le *mashiku*, perçu comme *Gegenbild*, image spéculaire du soi, mais aussi peut-être ancêtre, en tout cas présence menaçante sentie à proximité des campements. La crise de la découverte des *mashiku* donne à l'auteur l'opportunité de saisir, sur le vif, les principes de classification du soi et des autres, brandis à l'occasion d'une querelle sociologique : que faire des *mashiku*, des alliés, des esclaves, comment les civiliser ?
- 3 Suit l'examen des principes fondamentaux de l'appréhension du monde, l'exposé des notions de réalités multiples et interférentielles éclairant le continuum matériel/immatériel, ainsi que l'articulation entre le corps humain et différentes esprits (*yushi*). Question complexe que cette *Yushinhaftigkeit* grâce au prisme de laquelle on voit se dessiner tout un réseau de connections « substantielles » entre des entités humaines et animales. Le corps humain étant par ailleurs « habité » d'esprits fécaux, urinaires, esprits d'ombre, voire oculaires. Mais c'est surtout la notion de *shinan* qui retient l'attention de l'auteur, cette instance cognitive et perceptive qui ordonne ensemble tous les sens. La qualité du *shinan* est aussi un indice de la socialisation et de l'intégration réussie à la communauté... si l'on dispose d'un « beau » *shinan*. Ce dernier apparaît de la sorte comme un opérateur qui régit à la fois le statut ontologique et le faciès culturel de tout Indien kashinawa.
- 4 Plus avant, l'auteur développe une thèse selon laquelle les perceptions sensorielles doivent être examinées à travers la façon dont une société les « cultive », en suivant les chemins par lesquels elles sont « constituées », « stabilisées » et « symbolisées ». Pour cela, B. Keifenheim utilise comme matériaux les récits tant mythologiques qu'historiques, la rhétorique politique ou les règles de la communication de tous les jours. Tout d'abord est exploré un sens subordonné dans la hiérarchie locale, le goût, que la *doxa* indigène ne met en valeur finalement que lorsque est sentie l'amertume, évocatrice d'une action chamanique. Mêmes caractéristiques peu marquées du toucher aux sensations de chaud et de froid, le corps faisant office de simple organe de la connaissance superficielle, « épidermique ». À la très faible différenciation linguistique des propriétés gustatives s'oppose l'exceptionnelle richesse du domaine de l'audition. L'homme qui entend bien est homme de savoir. Plus encore glosé est le domaine de l'olfaction, aux manifestations majeures dans le domaine de la classification des espèces animales et humaines, des activités cynégétiques, et de *inin*, ce *profumo di donna*, qui détermine autant l'attirance des sexes que la communication avec les morts. Le dernier sens, la vue, entraîne Barbara Keifenheim dans l'exploration de spéculations indigènes infiniment subtiles, la vue étant considérée comme intrinsèquement mêlée à des sens autres, comme l'audition ou l'olfaction, à travers un authentique « discours sur la vision ». L'auteur commente en

détail la nécessaire coordination de la perception et de la cognition, et rend compte de la façon dont le *shinan*, sorte de « conscience intégrative », s'il est suffisamment fort, peut déjouer les pièges des « leurres sensoriels » (*Sinnestäuschungen*), rêve, maladie, et vision sous l'effet de psychotropes permettant de pallier les distorsions de la vision au quotidien. Lorsque Keifenheim fait référence au rituel chamannique *nishi*, c'est pour bien montrer comment, au cours de ce dernier, sous les effets de l'*ayahuasca*, tous les paramètres de la perception standard se trouvent subvertis. Notamment la dimension acoustique de la pratique rituelle, de par l'effet induit par la voix des chanteurs sur la vision et le vertige des sens (*Sinnestaumel*). Aussi, comprend-on que l'auteur n'hésite pas à parler de *kognitive Vernetzung* pour qualifier l'intersensorialité qui caractérise, chez les Kashinawa, la place prépondérante de la vision dans toute perception.

- 5 Le deuxième volet de l'ouvrage est consacré à l'« ornementique » kashinawa. Si l'art de la plumasserie est essentiellement masculin, les femmes, quant à elles, sont des spécialistes du tissage et des peintures corporelles (visage), sur lesquelles l'auteur porte son attention de manière à en expliciter les aspects mythologiques, symboliques et en relation avec l'organisation sociale. L'hypothèse de Keifenheim, au départ, est que le *kene*, « motif ornemental », fait fonction de marqueur diacritique à l'intérieur de la société. Or, l'hypothèse – également présente dans les recherches de Kensinger – d'une articulation entre échantillon (*Muster*) et sections d'une part, échantillon et moitiés d'autre part, s'effondre à l'épreuve du terrain. Les Kashinawa insistent à présenter l'au-delà lointain des esprits visuels comme étant richement dessiné, un univers marqué par la dominance de la rectilinéarité mais qui ne s'oppose pas à la curvilinéarité, l'une étant la transformation de l'autre. L'ouvrage s'achève sur une approche de l'« expérience visuelle des objets ornementaux » (*Ornamentales Seherleben*) en tant que processus de perception transformatif. Le point important ici est que, dans une vision synesthésique des motifs, le voir apparaît toujours intimement lié au caractère labile et événementiel des expériences acoustiques ou olfactives. À la lecture des échantillons, des configurations se dessinent, se déploient des dispositifs concentriques, symétriques, selon lesquels le « chemin du sens » peut se dérouler, en particulier lorsqu'il s'agit de suivre l'évolution d'une maladie. Au cours des rituels, sous l'effet de psychotropes, sont activés par les chants ces processus transformationnels qui affectent l'organe percepteur et l'objet perçu. Une situation qui, selon les Kashinawa, est susceptible de conduire à la mort. La « vision des échantillons » (*Mustersehen*) est bien ce qui autorise l'union du sensible et de l'intelligible et qui, *in fine*, conduit au surgissement du « sens des sens ».
- 6 Si *Wege der Sinne* apporte à la fois des matériaux de terrain et une démarche méthodologique neuve à l'anthropologie des sens dans le domaine amérindien, il n'en laisse pas moins à l'état implicite des questions centrales de la sociologie indigène concernant la morphologie et la classification sociale, le traitement de l'altérité, ou les représentations de l'espace. Autant de références qui auraient permis au lecteur non-spécialiste de la haute Amazonie de saisir comment, dans la vie quotidienne, sont « cultivées » les perceptions sensorielles ; cela, avant qu'il ne s'engouffre dans un travail qui rend compte de ce qui ressemble à une *Wahrnehmungsemantik* en version kashinawa, au sens où le pivot central de la démonstration est que l'acte d'observation doit être en soi producteur de sens. On comprendra le choix de l'auteur de présenter une iconographie uniquement composée des échantillons (sur des supports multiples) qui permettent l'explicitation d'un mode de lecture bien spécifique. Or aucun document ne vient replacer les objets en contexte, dans leur « niche sémantique », ni ne permet de

comprendre comment s'articule la perception des artefacts et celle de l'environnement tout court, comme si toute la vie kashinawa se passait dans une chambre noire, dans la contemplation extatique des « chemins des sens ». En outre, et même si Keifenheim n'oublie pas de rapporter l'*ars combinatoria* indigène à l'idée panamazonienne d'un continuum ornemental cosmique, elle semble prêter une attention trop éphémère au traitement de l'univers perçu comme une peau englobante (à l'inverse des Shipibo-Conibo). En effet, on peut se demander si la réactivité des supports iconographiques à la quête d'un sens, comme dans l'investigation thérapeutique, ne serait pas plus compréhensible selon une perspective qui articulerait étroitement la peau humaine, celle du visage en particulier, les images et le cosmos dans une configuration sémiologique rappelant que c'est toute la vie psychique qui peut être lue à travers ces différentes « fenêtres » – Dawson *dixit* – ouvertes sur le monde. En définitive, cet ouvrage qui est à la fois une monographie et un essai théorique n'explore, avec beaucoup de sagesse et de discernement, que les pistes les mieux balisées par l'exégèse indigène. Il laisse donc encore sa place à l'énigme, au destin, intriqués dans tous ces rébus linéaires ou curvilignes qui font résistance à la raison occidentale, et que l'on souhaite voir Barbara Keifenheim continuer à interroger.

NOTES

1. Constance Classen, « Sweet colors, fragrant songs: sensory models of the Andes and the Amazon », *American Ethnologist*, 17 (4), 1990, pp. 722-735.

AUTEURS

JACQUES GALINIER

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, CNRS, université de Paris X, Nanterre